

Des films

Alain Musset

19 janvier 2007

Apocalypto (Mel Gibson)



Je serai franc dès le départ : ayant exercé mon droit de retrait, je suis parti avant la fin du film au moment où une sorte de panthère noire (à moins qu'il ne s'agisse d'un jaguar au taux de mélanine très élevé) dévorait avec volupté la tête d'un guerrier maya qui l'avait bien cherché parce qu'il voulait faire du mal au héros du film, justement appelé " Patte de jaguar ". Comme quoi, les scénarios bien ficelés autorisent des épisodes savoureux (surtout pour le carnassier). Je suis parti car je ne partage pas avec Mel Gibson son goût du sang, de la merde et de la putréfaction. Je suis parti car j'en avais assez de voir le peuple maya résumé à deux grandes familles : les imbéciles plus ou moins heureux et les sadiques franchement démoniaques. Je ne saurai donc jamais si la femme enceinte de " Patte de jaguar " pourra sortir du trou où elle s'était cachée pour échapper aux brutes qui la poursuivaient. Je ne saurai jamais si des Chrétiens pleins de compassion viendront un jour mettre un peu de paix et de lumière dans une région du monde plongée dans les ténèbres et la violence.

J'avais pourtant commencé à préparer mon compte rendu en soulignant que les sociétés préhispaniques avaient rarement inspiré les réalisateurs et qu'il fallait rendre hommage à Mel Gibson pour s'être penché sur ce sujet. Même la commémoration du cinquième centenaire de l'arrivée des Espagnols en Amérique n'avait accouché que d'un pétard mouillé. Le *1492* de Ridley Scott est une vaste pantalonnade fondée sur une série de contresens historiques, notamment quand on voit Depardieu Colomb proclamer *urbi et orbi* qu'il est heureux d'avoir découvert un nouveau monde alors que Christophe (le vrai) a toujours soutenu le contraire : il ne pouvait pas admettre que le Bible avait oublié un continent que ni Pline l'Ancien ni Pierre d'Ailly [1] n'évoquaient dans leurs écrits.

Ce n'est malheureusement pas *Apocalypto* qui va changer la donne dans ce domaine. Je ne veux pas m'attarder sur le cachet d'authenticité que l'on peut ou que l'on doit attribuer à un film historique. Une œuvre de fiction est avant tout de la fiction et Mel Gibson n'a aucune prétention scientifique. Cependant, son film s'ouvre sur une citation de Will Durant, auteur d'une monumentale *Histoire des civilisations* qui a marqué son époque [2]. En outre, en choisissant de faire s'exprimer ses acteurs en yucatèque, il adopte un parti pris qui risque de

tromper le spectateur en lui faisant croire qu'il y a, derrière les images, un discours d'anthropologue [3]. Mel Gibson est d'ailleurs coutumier du fait puisque les acteurs de *Passion* s'exprimaient déjà en araméen et en latin. On frémit à l'idée qu'il aurait pu aussi tourner la *Guerre des étoiles*...

Le spectateur qui cherche à se faire une idée de la civilisation maya en allant voir *Apocalypto* fait fausse route, même si certains détails du décor et des costumes peuvent faire " vrai ". C'est ainsi qu'à peine arrivés dans la ville, les captifs sont peints en bleu par une bande de femmes hystériques. Est-ce pour les faire ressembler à Osiris (symbole de la résurrection), ou bien à des Schtroumpfs ? La réponse est habilement donnée par le réalisateur en faisant passer " Patte de jaguar " et ses amis devant des fresques dont le style s'inspire ouvertement des peintures murales de Bonampak [4] : on y voit des hommes à la peau bleue conduits au temple afin d'y être sacrifiés. Le seul problème est que les captifs représentés à Bonampak sont peut-être destinés à être immolés, mais ils ne sont pas recouverts de peinture bleue. En revanche, le franciscain Diego de Landa signale que les prisonniers destinés à avoir le cœur arraché étaient effectivement peints en bleu, sans doute afin d'attirer la pluie par magie imitative [5]. Mais l'évêque du Chiapas évoque peut-être des rites qui n'existaient pas encore à l'époque de la splendeur de Bonampak : le risque d'anachronisme est toujours fort quand on plaque sur des cultures anciennes des schémas préconçus.

Mais est-ce vraiment le fond du problème ? Non car Mel Gibson travaille plutôt dans le symbolique et la métaphore. En évoquant la fin des Mayas, c'est la fin de notre monde qu'il annonce (d'où la référence à Will Durant dont l'introduction générale s'attarde longuement sur " les causes de la décadence " qui guette toute civilisation : cataclysme, épuisement des sols, changement des routes commerciales mais aussi et surtout " affaiblissement de la race par les désordres de la vie sexuelle " [6]). Vivant en harmonie avec leur environnement depuis des générations, les habitants du village de " Patte de Jaguar " sont solennellement avertis par leur Grand Ancien au cours d'une veillée collective devant le feu de bois : l'être humain en veut toujours plus et il finira par épuiser la terre qui l'a vu naître et qui l'a nourri. À l'opposé de ces paysans inoffensifs on trouve " le lieu bâti en pierre ", c'est-à-dire la ville menaçante qui exploite de manière irrationnelle les ressources de la nature. Capturés par des guerriers sanguinaires, les villageois éberlués découvrent dans les faubourgs de la cité un paysage apocalyptique (d'où le nom du film) : la forêt a été rasée ; des fours à chaux répandent dans l'atmosphère d'immenses nuages de fumées noire et de poudre blanche ; les ruisseaux charrient des flots de liquide rougeâtre et nauséabond. Les gens du peuple vivent dans des taudis infâmes alors que les nobles et les riches se pavanent dans leurs litières et jouissent de tous les plaisirs de la vie, surtout les plus abjects. Non seulement la ville pollue l'air, l'eau et le sol mais elle corrompt les âmes. Consciemment ou non, Mel Gibson s'inscrit ici dans une vieille tradition anglo-saxonne qui consiste à dénigrer le monde urbain et à parer la nature sauvage (*wilderness*) de toutes les vertus. " Patte de jaguar " devient le porte-parole imprévu des deux penseurs, Thoreau [7] et Emerson [8], qui ont durablement marqué la philosophie nord-américaine en dénonçant les maux de la ville moderne et du machinisme triomphant.

Dans cette perspective, le message écologique adressé aux spectateurs part d'un bon sentiment, même s'il n'est pas toujours exprimé de manière élégante. Il ne faut pas oublier que le débat fait toujours rage entre les spécialistes du monde maya pour expliquer l'effondrement brutal des cités de l'époque classique. Parmi les raisons invoquées figurent en bonne place la surexploitation des ressources naturelles et les révoltes de paysans contre la caste des prêtres et des guerriers. Mais cet avertissement ou cette révélation (sens premier d'apocalypse) ne suffisent pas à justifier les épanchements d'hémoglobine qui dégoulinent de l'écran et finissent

par tâcher la moquette des cinémas. Mel Gibson aime avoir mal et faire mal. Il lui ne suffit pas d'infliger une blessure atroce à son ennemi : il a besoin d'écarter les tissus sanglants et d'enfoncer sa caméra dans la plaie ouverte comme le ferait un chirurgien avec son endoscope. C'est incontestablement une forme d'esthétique et je me garderai bien de porter ici un jugement de valeur : ce qui n'aiment pas le cinéma gore n'ont qu'à faire comme moi et quitter la salle (ou encore mieux, se dispenser de verser leur obole au réalisateur).

En revanche, le scénario du film est assez ambitieux (pour ne pas dire prétentieux) pour qu'on soit en droit d'attendre autre chose qu'une description sordide de la civilisation maya. Il est vrai que j'avais critiqué la représentation angélique des Amérindiens du *Nouveau Monde* de Terrence Malick. Chez Gibson, on verse dans l'excès inverse. Paysans abrutis, guerriers cruels, prêtres retors et nobles sans honneur forment une société dépravée qu'on a envie de voir disparaître. Un tel spectacle justifie *a posteriori* la conquête de l'Amérique, le massacre des populations rétives et la conversion forcée des survivants. D'ailleurs, le réalisateur sous-entend que ces Indiens polythéistes étaient prêts, sans le savoir, à écouter la parole divine. Quand une mère obligée d'abandonner ses enfants au bord de la rivière adresse une douce prière à Ixchel, déesse de la Terre et de la Lune, femme d'Itzamma et protectrice des femmes enceintes, c'est la Vierge Marie qui se profile à l'horizon. Comme Gibson, les prêtres Espagnols ont longtemps cherché dans les pratiques religieuses des populations indigènes des signes d'une évangélisation oubliée et certains groupes religieux nord-américains ont financé des fouilles archéologiques dans le Chiapas afin de retrouver les traces des dix tribus perdues d'Israël.

Pour conclure, alors que certains critiques s'extasient devant l'audace de Mel Gibson, je tiens à souligner que pour tenter de susciter l'adhésion du spectateur et d'entretenir le suspense, Mel Gibson utilise des " trucs " qu'on devrait désormais interdire au cinéma. Poursuivi par ses ennemis, " Patte de jaguar " se réfugie dans un arbre. Comment est-il repéré ? Grâce à une goutte de sang qui coule de sa plaie, glisse le long d'une feuille et finit par tomber juste sur l'épaule de son adversaire le plus acharné (celui qui a déjà égorgé son père et précipité son meilleur ami dans un ravin). Il y a vraiment de quoi en vouloir à Kukulcan ! Ne reculant devant aucun poncif, Mel Gibson nous refait même le coup de l'éclipse solaire au moment où le héros doit avoir le cœur arraché par un grand prêtre goguenard. Ce n'est plus *Apocalypso*, c'est *Tintin et le Temple du Soleil* dans la scène grandiose où, condamné au bûcher, le jeune reporter invoque le dieu suprême des Incas : " O sublime Pachacamac ! Je t'adjure de manifester ta toute puissance !...Si tu ne veux pas de ce sacrifice, voile ici, devant tous, ta face étincelante " [9]. Cependant, l'album de *Tintin* a été publié il y a plus d'un demi siècle, dans un contexte différent et pour un tout autre public. Utiliser le même ressort pour sauver miraculeusement le jeune " Patte de jaguar " c'est faire preuve de paresse intellectuelle. Plus grave encore, c'est insulter la mémoire des Mayas dont les prêtres savaient parfaitement calculer les cycles de la Terre, de la Lune, de Vénus et du Soleil et qui n'auraient pas été pris au dépourvu par un tel phénomène. Mais pouvait-on attendre mieux de la part de Mad Max ?

Compte rendu : Alain Musset (directeur d'études à l'EHESS)

[1] Pierre d'Ailly, *Ymago Mundi y otros opúsculos*, Madrid, Alianza Editorial, 1992 (1410).

[2] Will Durant, *Histoire de la civilisation (The Story of Civilization)*, Lausanne, Éditions rencontre, 1962.

[3] Selon Rosado May, ex-président de l'Université du Quintana Roo, seuls deux acteurs (un ancien et une petite fille) parlent correctement la langue yucatèque. Les autres ont un accent étranger difficile à comprendre pour les vrais Mayas (<http://www.jornada.unam.mx/2006/12/11/>).

[4] Bonampak est un site maya de l'époque classique (entre 400 et 800 ap. J.-C.), situé à la frontière du Chiapas (Mexique) et du Guatemala.

[5] Diego de Landa, *Relación de las cosas de Yucatán*, (vers 1556). Cité par F. A. Peterson, *Le Mexique précolombien*, Paris, Payot, 1976, p. 174.

[6] Will Durant, *op. cit.*, p. 20.

[7] Henry David Thoreau, *Walden*, éd. de J. Lyndon Shanley, introd. par John Updike, Princeton University Press, 2004 (1854).

[8] Ralph W. Emerson, *The Essential Writings of Ralph Waldo Emerson*, introduction par Mary Oliver, New York, The Modern Library Classics, 2000 (1836-1844).

[9] Hergé, *Le Temple du Soleil*, Casterman, 1949, p. 58.

Copyright © Association des cafés géographiques (fondée en 1998).